

2

# LE LÉPREUX

DE LA VALLÉE D'AOSTE ,  
MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE;

PAR MM. <sup>A</sup>HYACINTHE , D'AUBIGNY ET MERLE.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE;

BALLET DE M. BLACHE FILS;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE  
DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 13 AOUT 1822.



PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 46 ;

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

—  
1822.

**PERSONNAGES.****ACTEURS.****LE LÉPREUX.**La marquise de **SAINT-SALVATOR.**Le comte **ALDINI**, futur époux de la marquise.**ANTONIO**, fils du concierge du château de la Roche-Noire.**BIANCA**, fiancée d'Antonio.**FRANCOEUR**, militaire français, amant de Bianca.**ROSETTA**, suivante de la marquise.**PÉDRÓ**, paysan.**ANTONIA**, jeune paysanne.**FRANCISCA**, jeune paysanne.**LOUISA**, jeune paysanne.**VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.****M. THÉRIGNY.****M<sup>me</sup> DORVAL.****M. CHÉRI.****M. SIGNOL.****M<sup>lle</sup> ROSALIE.****M. MOESSARD.****M<sup>lle</sup> DESCOTES.****M. VISSOT.****M<sup>lle</sup> MARIANI.****M<sup>lle</sup> AGLAÉ.****M<sup>lle</sup> ODILLE.**

---

La scène se passe dans la vallée d'Aoste pendant les trois actes.

# LE LEPREUX

## DE LA VALLÉE D'AOSTE.

---

### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'extérieur d'une ferme. A droite, la maison du fermier. A gauche, les bâtimens dépendans et une sortie sur la campagne. Au fond, une palissade entremêlée d'arbustes; une porte au milieu donnant sur le chemin. Au-delà et à travers des rochers on distingue un sentier conduisant dans la montagne. La vue est bornée par les ruines d'un vieux château.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIA, FRANCISCA, LOUISA, JEUNES  
VILLAGEOISES.

ANTONIA.

A cette heure, personne ici! Je parie que la fiancée est encore à sa toilette. Marietti, cours t'assurer si Bianca sera bientôt prête. (*la jeune fille entre dans la ferme.*) Eh bien, mes bonnes amies, nous avons donc la douleur de voir la petite Bianca se marier avant nous. Ne croyez pas cependant que je sois jalouse de son bonheur; certes, je ne voudrais pas être à sa place.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Ni moi non plus, ni moi non plus.

ANTONIA.

Elle va épouser Antonio, le fils du concierge du château, et elle a promis sa foi à Francoeur, sergent dans une des régimens français qui ont séjourné quelque temps ici.

FRANCISCA.

Oui, mais Francœur devait revenir au bout d'un an ; voilà quinze mois d'écoulés depuis cette époque, et Bianca, tourmentée par sa famille, a dû consentir à épouser Antonio :

ANTONIA.

Tu as beau dire, son devoir était d'attendre Francœur.

FRANCISCA.

Il peut arriver d'un instant à l'autre, et alors quels seraient ses regrets !

LOUISA.

Ah ! mes chères amies, j'ai bien peur que nous aussi nous attendions long-temps un mari.

ANTONIA.

Comment ! que veux-tu dire ?

FRANCISCA.

Dépêche-toi ; tu nous fait mourir de frayeur.

( Toutes les jeunes filles se rapprochent de Louisa, et prêtent la plus grande attention ).

LOUISA.

Apprenez donc que depuis quinze jours j'avais envie de consulter la sorcière de la Roche-Noire.... ce matin, en revenant de porter à la ville mes fruits et mon laitage, j'ai osé aller trouver la sorcière.

ANTONIA.

Eh bien ?

LOUISA.

Voici sa réponse : Toi et tes compagnes, vous ne vous marierez qu'après avoir été cueillir une fleur dans le jardin du lépreux.

TOUTES (*reculant effrayées*).

Dans le jardin du lépreux !

ANTONIA.

Qui de nous pourrait avoir ce courage ?

LOUISA.

Certainement ce ne sera pas moi.

TOUTES.

Ni moi, ni moi.

LOUISA.

Pour ma part, j'aimerais mieux mourir que de toucher seulement du bout du doigt une fleur cultivée par ce vilain lépreux.

FRANCISCA.

Que je ne me marie de ma vie, si je me détermine jamais à entrer dans son jardin.

ANTONIA.

Si la sorcière a dit vrai, bien certainement, mes bonnes amies, nous mourrons toutes vieilles filles.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BIANCA.

BIANCA.

Combien je suis fâchée de vous avoir fait attendre ! mais un jour comme celui-ci....

ANTONIA.

Suivant l'usage de la vallée, nous t'apportons le bouquet de la fiancée.

BIANCA.

Je vous remercie. (*regardant le bouquet.*) Il est charmant. Oh ! les jolies fleurs !

ANTONIA.

Puisse ce bouquet être pour toi un présage de bonheur !

BIANCA (*soupirant*).

De bonheur ! hélas !

ANTONIA.

Antonio est riche.

FRANCISCA.

Oui, mais Antonio est méchant, envieux, brusque, avare et jaloux. Il fera un vilain mari.

BIANCA (*souriant*).

Ma petite Francisca, il fut un temps où vous pensiez tout

le contraire d'Antonio ; et plutôt au ciel que vous n'eussiez ni l'un ni l'autre jamais changé de sentiment !

ANTONIA.

Aux préparatifs que je vois, c'est ici qu'on dansera pour célébrer tes fiançailles ; ne doivent-elles pas être honorées de la présence de cette jeune dame arrivée hier au château ?

BIANCA.

Madame la marquise de Saint-Salvator.

ANTONIA.

Elle était accompagnée d'un vieux seigneur, son oncle, notre maître, et d'un jeune cavalier qu'on dit très-aimable.

BIANCA.

Jusqu'à l'âge de seize ans, j'ai été élevée sous les yeux de madame la marquise et traitée par elle comme une sœur. Il y a cinq ans, ma mère désira m'avoir auprès d'elle ; il fallut me séparer de ma bienfaitrice, et ce ne fut pas sans verser bien des larmes. Depuis cette cruelle séparation, je ne l'avais point revue : vous devez penser quelle a été ma joie, mon ravissement, en apprenant hier qu'elle était arrivée au château de son oncle.

FRANCISCA.

Elle vient au bon moment, un jour avant ton mariage ; ta dot ne s'en trouvera pas mal.

BIANCA.

Chaque année, un nouveau bienfait de madame la marquise m'a prouvé qu'elle n'a point oublié sa chère Bianca.

ANTONIA.

Le bruit court dans le village qu'elle ne vient au château de la Roche-Noire que pour célébrer son hymen avec ce jeune seigneur qui l'accompagne.

BIANCA.

Je le présume.

ANTONIA (*avec joie*).

Vous l'entendez, mes bonnes amies ; en se mariant, madame la marquise dotera, suivant la coutume, quelques jeunes filles du village, et en dépit de la sorcière, il faut espérer

que nous trouverons alors un mari sans avoir besoin d'aller le chercher dans le jardin du lépreux.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, ANTONIO, PÉDRO, VILLAGEOIS.

ANTONIO.

( Il accourt effrayé, et ferme sur lui la porte de la palissade du fond ).

Au secours ! au secours ! à moi , mes amis !

( Aux cris d'Antonio , plusieurs paysans accourent de différens côtés ).

PÉDRO.

Qu'y a-t-il donc, Antonio ?

ANTONIO (*tremblant encore*).

La porte est-elle bien fermée ?

PÉDRO.

Oui ; ne crains rien.

ANTONIA.

Que vous est-il arrivé ?

ANTONIO.

J'étais poursuivi par le chien du lépreux.

PAYSANS ET JEUNES FILLES.

Le chien du lépreux !

ANTONIA.

Ce vilain petit chien noir ?

BIANCA.

C'est impossible ; plusieurs fois je l'ai rencontré sur mon chemin ; aussi triste que son maître, il semble, comme lui, éviter l'approche des hommes.

ANTONIO.

Eh bien , moi , il s'est mis à me poursuivre en aboyant de toutes ses forces.... Il est vrai que l'ayant trouvé endormi au pied d'un arbre , je l'avais réveillé en lui jetant une pierre.

BIANCA.

Le méchant!

ANTONIO.

Mes amis, ce qui vient de m'arriver doit vous servir de leçon. Ce chien est très-dangereux pour toute la vallée; il habite avec le lépreux; il est caressé par lui; malheur donc à l'un de nous, s'il venait à être mordu ou même touché par cet animal! ne pourrait-il pas lui communiquer le mal terrible qui consume le solitaire de la tour de Bramafan?

LES PAYSANS.

C'est vrai, c'est vrai.

ANTONIO.

Ainsi, sauf meilleur conseil, pas plus tard que ce soir, battue générale.

LES PAYSANS.

Battue générale.

BIANCA.

Et moi, Monsieur, je ne veux pas qu'on poursuive cette pauvre bête. Si vous ne lui faites grâce, vous ne serez jamais mon mari.

ANTONIO.

Il n'y a rien à dire à cela, on respectera votre protégé.

BIANCA.

Il faudrait être bien cruel pour priver un infortuné de sa seule consolation.

ANTONIO.

Infortuné tant que vous voudrez, mais c'est un fort vilain présent que l'on a fait au pays. Quelle rage a-t-on eue de réparer cette vieille tour de Bramafan pour y loger cet homme tellement à craindre, que le frère du monastère de Saint-Maurice, qui lui apporte tous les deux jours sa nourriture, l'avertit par trois coups de cloche de son arrivée et s'éloigne aussitôt, sans même attendre le bruit de ses pas?

BIANCA.

Il n'en est que plus à plaindre.

ANTONIO.

A plaindre, à plaindre.... Cependant monsieur le magister

me disait encore hier qu'il avait lu dans un vieux livre que ceux qu'atteignait ce horrible fléau étaient maudits de Dieu et des hommes; que, frappés par la colère céleste, ils portaient malheur à tout ce qui les entourait; et c'est bien vrai tout ça, car depuis qu'il y a un lépreux dans la vallée d'Aoste, les orages se succèdent sans interruption, l'hiver est plus rude, les moissons moins belles, les avandanches plus terribles, et nos forêts plus que jamais infectées de brigands.

ANTONIA (*tristement*).

Antonio à raison; le lépreux porte malheur à tout le monde.

BIANCA.

Cependant il a l'air si doux, si bon, qu'on ne saurait le haïr : moi-même j'en avais peur comme vous. La semaine dernière, j'étais assise sur le tronc d'un vieux chêne. Tout à coup il passe à côté de moi; en le reconnaissant, je jette un cri d'effroi; il s'éloigne alors bien tristement, et quand il fut à quelques pas, il me rassura avec tant de douceur, il me demanda pardon d'un air si fâché de m'avoir effrayée, que je ne pus m'empêcher d'être attendrie; de grosses larmes roulaient dans ses yeux, et il me quitta d'un pas précipité en poussant un profond soupir.

ANTONIO (*effrayé*).

Comment, mam'selle Bianca, vous avez vu le lépreux !

BIANCA.

Oui. Hélas! c'est un jeune homme; sa démarche est noble, sa tournure imposante; et son visage, d'une pâleur extrême, laisse apercevoir les traces d'une profonde douleur, mais non l'impression hideuse du mal qui le consume.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Ah! ça fait frémir!

ANTONIA.

Silence; on vient.

ANTONIO (*regardant*).

C'est madame la marquise, accompagnée de mademoiselle Rosetta, sa première femme de chambre.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE, ROSETTA.

BIANCA (*allant au-devant de la marquise*).

Madame la marquise, que de bonté!

AURÉLIE (*avec bonté*).

Embrassez-moi, ma chère enfant; élevée près de moi, tu sais combien je t'ai toujours chérie. Je suis charmée de pouvoir assister à ton mariage.

ANTONIO.

Madame la marquise, certainement nous fait bien de l'honneur, et nous nous efforcerons de mériter constamment ses bonnes grâces.

AURÉLIE.

Vous n'y parviendrez qu'en rendant ma Bianca heureuse. (*aux paysans.*) Mes amis, mon oncle, que son âge et les fatigues du voyage retiennent dans son appartement, m'a chargée de vous annoncer que la noce de Bianca se ferait au château, et qu'il vous invitait tous... Allez. Aussitôt que monsieur le comte, que j'attends, sera arrivé, les danses commenceront. Suis-les, Rosetta. Reste, ma chère Bianca.

## SCÈNE V.

AURÉLIE, BIANCA.

BIANCA.

Ah, Madame! quel bonheur pour moi de me retrouver auprès de vous! Votre présence, l'amitié dont vous m'honorez, sont une douce consolation aux chagrins que j'éprouve.

AURÉLIE.

Chère enfant, je les connais et je les adoucirai; mais tu n'es pas la seule à plaindre.... tu es séparée de celui que

BIANCA.

tu aimes, et moi j'ignore le sort de celui qui m'avait promis le bonheur.

Ah, Madame ! quelle étrange conformité dans votre sort et le mien ! mais, de grâce, confiez-moi vos peines; autrefois vous n'aviez pas de secrets pour moi.

AURÉLIE.

À la mort du marquis de St.-Salvator, auquel je fus unie par convenance, je me promis bien que l'amour seul pourrait me forcer à contracter un second hymen. Mon deuil finissait lorsque tu me quittas pour retourner près de ta mère. Alors, cédant aux désirs de mon oncle, je rentrai dans le monde. Jeune et riche, je fus bientôt entourée d'une foule d'adorateurs; mais je sus conserver ma liberté que devait me faire perdre un événement qui compromit mes jours. Dans une promenade sur l'Adige, la barque qui me portait vint à se briser; je fus sauvée par un jeune seigneur florentin. Le chevalier Laurentini, c'était son nom, se présenta paré de tous les dons de la jeunesse, comblé des faveurs de la fortune et avec des droits à ma reconnaissance. Je n'avais jamais aimé; le premier regard de Laurentini me fit connaître l'amour; nos cœurs s'entendirent, et tout me présageait l'avenir le plus heureux, lorsque Laurentini fut appelé en France pour recueillir un riche héritage. Notre hymen devait avoir lieu à son retour; ses lettres étaient remplies de l'amour le plus tendre. Laurentini était sur le point de s'embarquer à Marseille pour me rejoindre. Juge de ma douleur quand trois mois s'écoulèrent sans recevoir des nouvelles. Je quittai l'Italie et je me rendis en France; mais, hélas! mes recherches furent vaines. J'appris seulement que, pendant le séjour qu'il fit à Marseille, le feu prit à l'un des édifices de la ville : la violence de l'incendie ne permettait de porter aucun secours aux infortunés qui s'y trouvaient renfermés; ils eussent infailliblement péri, si Laurentini ne les eût, au péril de ses jours, arrachés à une mort certaine.

BIANCA.

Généreux Laurentini ! et que devint-il après un pareil trait de courage ?

AURÉLIE.

Il se déroba subitement à la reconnaissance et à l'admiration publique. On m'assura qu'une nuit un batelier avait été réveillé par un homme jeune, d'une taille élevée, enveloppé d'un large manteau et couvert d'un chapeau rabattu ; que l'inconnu l'avait conjuré de le conduire à une petite barque génoise qui l'attendait à l'entrée du port ; et que là il avait disparu en jetant à son conducteur une bourse remplie d'or.

BIANCA.

Mais ses parens, ses amis n'ont pu fournir aucun indice sur la cause de cette fuite extraordinaire ?

AURÉLIE.

Aucun. Trois années se passèrent dans un mélange continuel de crainte et d'espérance. A cette époque le comte Aldini me fut présenté ; il m'offrit son cœur et sa main ; je lui avouai ma pénible situation ; il jura qu'il ne me parlerait plus d'amour, mais il me demanda le titre d'amie : je le lui accordai ; le comte avait déjà toute mon estime. Enfin, touchée de sa constance et de la noblesse de son caractère, je lui promis que j'unirais un jour ma destinée à la sienne, si je ne revoyais Laurentini. J'ai différé autant que j'ai pu l'exécution de cette promesse. Mon oncle désire vivement cet hymen, et je ne sais comment résister à l'empressement du comte.

BIANCA.

Vous serez heureuse, ma bienfaitrice ; monsieur le comte est connu dans la vallée, et tout le monde fait son éloge.

AURÉLIE.

On vient de ce côté... C'est le comte. Va ma bonne Bianca, prévenir tes jeunes compagnes que je suis prête à les recevoir. (*Bianca s'incline et sort.*)

## SCÈNE VI.

AURÉLIE, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous allez encore, madame, vous récrier sur la fortune qui ne cesse de me traiter comme le plus cher de ses favoris. Une dépêche, que je reçois à l'instant, m'apprend que le grade qu'on a sollicité pour moi vient de m'être accordé, et le roi a daigné y joindre le titre de duc que portait mon oncle. Je me félicite de cette nouvelle faveur puisqu'elle me permet de vous élever à un rang digne de vous.

AURÉLIE.

Je vous remercie de cet obligeant hommage. Convenez que j'ai raison de vous regarder comme l'homme le plus heureux que je connaisse. Cependant j'aime à vous rendre justice, et la récompense que vous donne le souverain vous était acquise à plus d'un titre.

LE COMTE.

Je devrais être d'une témérité, d'un orgueil à toute épreuve. Dernier fils d'un cadet de famille dont le revenu était des plus médiocres, en venant au monde ma place était marquée; je devais être abbé ou chevalier de Malte. J'étais encore au berceau qu'on parlait déjà de faire de moi un prieur ou un capitaine de dragons. A dix ans, j'étais un petit baron, avec une grande fortune. A quinze, la mort d'un cousin fit de moi un vicomte, et depuis ce temps, une série de successions m'a donné les biens et les titres de toute la famille. La guerre se déclare, je pars pour l'armée; je me bats bien; j'obtiens un avancement rapide, et dans trois campagnes je ne reçois pas la plus légère blessure. Dans une seule circonstance, je crus que mon étoile allait m'abandonner; c'est lorsque je m'avisai, pour la première fois de ma vie, d'aimer véritablement. Un autre possédait votre cœur; je me crus perdu; cependant aujourd'hui j'entrevois le plus riant avenir, et je le devrai à vos bontés autant qu'à mon heureuse destinée.

AURÉLIE.

Comte, dites plutôt à votre constance, à vos soins généreux et à la noblesse de vos sentimens.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BIANCA, ANTONIO, PAYSANS,  
PAYSANNES.

AURÉLIE.

Monsieur le comte, voici ma chère Bianca, la jeune fille dont je vous ai souvent entretenu.

LE COMTE.

Elle est charmante. Vous me permettrez, Madame, de lui donner un témoignage d'intérêt.

BIANCA.

Monsieur le comte est bien bon.

ANTONIO (*à part*).

A merveille ! une augmentation dans la dot. (*haut.*) Monsieur le comte, nous aurons l'honneur de vous apporter demain notre contrat de mariage.

LE COMTE.

Je le signerai avec le plus grand plaisir.

ANTONIO.

Si madame la marquise veut bien y consentir, les danses vont commencer.

AURÉLIE.

Volontiers.

(L'orchestre joue un prélude; les villageois et les jeunes filles forment la danse. La marquise et le comte se placent sur le banc qui leur est destiné, conduits par Bianca et Antonio).

ANTONIO (*après la danse*).

Avec la permission de madame la marquise, madame Bianca et moi, nous danserons le menuet de la mariée.

AURÉLIE.

J'y consens.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCOEUR (*le sac sur le dos*).

( Il est venu par le petit sentier de la montagne , s'est arrêté un moment comme pour reconnaître les lieux. Il précipite ses pas en apercevant Bianca , sa maîtresse ).

FRANCOEUR.

( Se plaçant entre Bianca et Antonio ).

Alte-là, mon camarade ! c'est moi qui danse, car c'est moi qui épouse.

BIANCA.

( Avec la plus grande surprise et la plus grande joie ).

Francoeur ! mon cher Francoeur !

TOUS.

Francoeur !

ANTONIO (*stupéfait*).

Francoeur !

FRANCOEUR.

Qui revient juste à point pour reprendre sa fiancée.

ANTONIO.

Un moment; ça ne se passera pas comme ça; je n'y trouve pas mon compte, et je prétends, quoi qu'il arrive, épouser mamzelle Bianca; d'abord parce que j'ai la parole de ses parens, ensuite parce que j'ai lasienne, et d'ailleurs je prends pour juge madame la marquise.

AURÉLIE.

Antonio, je sens combien il est cruel pour vous de renoncer à Bianca, mais elle ne vous a pas trompé; le sort vous a mal servi, vous pouvez murmurer contre lui; mais non accuser Bianca. Qu'en pensez-vous, monsieur le comte?

LE COMTE (*gaiement*).

Il faut céder la place au premier en date, quand il est aimé; et puis, mon cher Antonio, est-ce donc un si grand malheur que de ne point épouser une femme qui en aime un autre? Prends donc ton parti philosophiquement, et si tu

veux, un de ces jolis minois t'aura bientôt offert des consolations.

ANTONIO

Comment, madame la marquise, et vous, monsieur le comte, vous exigez.....

LE COMTE.

Que la charmante Bianca soit heureuse. Elle ne peut l'être qu'avec Francoeur. Ainsi, ce que tu as de mieux à faire, c'est de te retirer, de bien te désespérer pendant trois jours, et le quatrième, de songer à une autre femme.

AURÉLIE (*avec intention*).

Comte, placé dans la même position qu'Antonio, vous suivriez donc le conseil que vous lui avez donné.

LE COMTE.

Oui, j'aurais le courage de m'éloigner; mais je sens qu'il me serait impossible de porter mes vœux ailleurs.

FRANCOEUR (*à Aurélie*).

Madame, je vous remercie de vos bontés. (*au Comte*.) Mon officier, nous avons été ennemis.... Si j'avais eu besoin d'un protecteur, c'était un titre de plus pour vous prier d'être le mien.

AURÉLIE.

Chère Bianca, je ne puis rester plus long-temps auprès de toi. La santé de mon oncle m'inquiète, et je craindrais qu'une plus longue absence.... Mais que mon départ n'interrompe pas vos danses et vos jeux; et rappelez-vous que demain nous vous attendons au château. Venez, monsieur le comte.

(Francoeur, Bianca et tous les villageois les accompagnent jusqu'à leur sortie).

ANTONIO

(Resté seul sur le bord du théâtre).

Eh bien! on ne songe plus à moi; tout le monde me tourne le dos..... Allons, retirons-nous, car je suffoquerais de colère. Ah! je m'en vengerai..... mais sur qui?..... parbleu! sur le chien du lépreux.

## SCÈNE IX.

FRANCOEUR, BIANCA, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

FRANCOEUR.

Allons, mes amis, les musiciens sont tous à leur poste; ces messieurs ne devaient pas jouer pour moi, vous ne deviez pas sauter en mon honneur; mais j'ai l'avantage, et la fête m'appartient. Allons, morbleu! de la joie, de la gaité, et pour commencer, vite la danse de tous les pays, la contredanse française.

(Les danses recommencent. On entend des cris; elles cessent tout à coup).

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO.

ANTONIO (*accourant*).

C'est lui! c'est lui! oui, le voilà! il s'avance de ce côté; il vient à nous! sauvons-nous! c'est le Lépreux!

(Tous les paysans et paysannes rentrent épouvantés dans la ferme; Bianca veut entraîner Francoeur, il la conduit jusqu'à la maison, et revient ensuite; mais Bianca est restée sur le seuil de la porte pour observer Francoeur).

## SCÈNE XI.

FRANCOEUR, BIANCA, LE LÉPREUX.

(Le lépreux, qui s'est montré au milieu des ruines du vieux château, descend lentement. Arrivé près de la porte de la palissade qui est restée ouverte, il jette un regard sur la pelouse où l'on dansait; surpris d'y voir Francoeur, il fait quelques pas vers lui).

LE LÉPREUX.

Pourquoi ne fuis-tu pas comme les autres?

FRANCOEUR (*immobile et avec calme*).

Regardez cet habit.

LE LÉPREUX (*se découvrant la tête*).

Soldat français, pardon... Errant au milieu des montagnes qui dominent les ruines de ce vieux château, accablé

de fatigues, mourant de soif (*ici, Bianca entre vivement dans la ferme*), j'ai vainement cherché quelque source.... mes forces m'abandonnaient, j'ai senti la nécessité de m'approcher d'une habitation.... Les sons d'une musique vive et légère ont dirigé mes pas.... Malheureux que je suis! J'ai porté le désordre et l'épouvante où régnaient naguère la gaité et le plaisir.

(Bianca paraît, elle tient un vase rempli de lait; elle le dépose avec crainte à quelques pas du lépreux, en lui disant : moitié tremblante, moitié attendrie. )

BIANCA.

Prenez, prenez, bon solitaire.

(Après ces mots, elle va se réfugier dans les bras de Francoeur).

FRANCOEUR (*à voix basse*).

Bianca, il me semble que les traits de cet infortuné ne me sont pas inconnus.

(Pendant ce temps, le lépreux porte avidement le vase à ses lèvres; après avoir bu ce qu'il contenait, il fait un mouvement pour le rendre à Francoeur; puis ils s'arrêtent comme frappé de l'idée que ce vase désormais infecté ne doit plus servir à personne; alors il le brise en disant ) :

LE LÉPREUX.

Jeune fille, tu as eu pitié du lépreux, Dieu te bénira.

(Francoeur, toujours immobile auprès de Bianca, suit des yeux le lépreux qui s'éloigne en étendant les mains sur eux. Les villageois que la terreur avait d'abord écartés se rapprochent lentement, et se groupent derrière les rochers et les arbres avec des démonstrations d'étonnement et de crainte).

TABLEAU.

La toile tombe.

---

## ACTE II.

Le théâtre représente l'extérieur de la tour de Bramafan; le site est sauvage et pittoresque.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

( Un domestique du couvent de St.-Maurice arrive chargé d'un panier de vivres. Il le dépose sur un banc à côté de la porte de la tour, et se retire précipitamment, après avoir sonné trois fois. Le lépreux paraît; il tient à la main un bouquet de fleurs nouvelles ).

LE LÉPREUX (*suisant des yeux le domestique*).

Il s'éloigne de moi. Le cruel! on dirait qu'il a du plaisir à me priver de la vue d'un de mes semblables.... De mes semblables! ô mon Dieu.... Heureusement pour l'humanité, je n'en ai pas de semblables. Tout le monde fuit la demeure du lépreux, et les brigands mêmes, dont cette forêt est le repaire, s'éloignent de moi, frappés d'épouvante.

( Il suspend son bouquet au saule pleureur qui est en face de sa demeure ).

A ma bien-aimée absente! C'est aujourd'hui sa fête. Tous les ans, pour tromper un instant ma douleur, je célèbre son souvenir.

( Il s'agenouille, et reste quelque temps en contemplation ).

Mais quel bruit a frappé mon oreille!

( Il court se placer sur une éminence qui se trouve au fond de son jardin. )

Des jeunes filles viennent de ce côté; elles vont sans doute à la chapelle de Manfredonia.... Retirons-nous, de peur de les effrayer.... Elles arrivent en dansant.... Caché derrière cette charmille, je les verrai folâtrer.... Elles ne dansent plus en approchant de la tour de Bramafan!

( Le lépreux rentre dans sa demeure après avoir pris le panier de vivres qui est sur le banc de pierre. Il laisse la porte du jardin entr'ouverte. )

## SCÈNE II.

ANTONIA, FRANCISCA, LOUISA, LES PAYSANNES.

ANTONIA.

Je tremble. Est-ce bien ici?

FRANCISCA.

Sans doute.

LOUISA.

Sois bien sûre, au moins, que je ne serais pas venue sans tes conseils.

ANTONIA.

C'est toi qui m'as entraînée.

FRANCISCA.

Quoi qu'il en soit, nous ferions bien, je crois, de nous retirer.

ANTONIA.

Eh quoi! sans avoir exécuté les ordres de la sorcière?

FRANCISCA.

Sans avoir cueilli même une fleur qui nous assure un mari?

TOUTES (*avec cravissement*).

Un mari!

FRANCISCA.

Maudite sorcière, qu'avait-elle besoin de nous imposer une condition si difficile? Je vois bien qu'il faut rester filles.

TOUTES (*avec un profond soupir*).

Ah! rester filles.

LOUISA (*allant du côté de la tour*).

Allons, retournons au village.

FRANCISCA.

Oui, oui, retirons-nous.

ANTONIA.

Quel chemin prends-tu donc? Ce n'est pas de ce côté.

LOUISA

La porte est entr'ouverte.

ANTONIA.

'Tu me fais mourir de frayeur; où vas-tu donc?

LOUISA (*entrant dans le jardin*).

Je vais chercher un mari.

FRANCISCA.

Ah, mon Dieu! elle est entrée! C'est une fille perdue!

ANTONIA (*entrant dans le jardin*).

C'est une fille mariée.... et je suis trop bonne camarade pour l'abandonner dans un pareil danger.

FRANCISCA.

(Aux paysannes qui encombrant la porte du jardin).

Ne vous pressez donc pas comme cela. Faites-moi donc de la place.

(Elles entrent toutes pêle-mêle; elles s'éparpillent dans le jardin du lépreux; chacune d'elles y cueille une fleur.)

ANTONIA.

(Sortant précipitamment du jardin avec ses compagnes, et montrant la fleur qu'elle attache à son corset.)

Bon, c'est une fleur de laurier.... J'épouserai au moins un général.

FRANCISCA.

Quant à moi, j'étais si troublée, qu'un souci m'est tombé sous la main.

ANTONIA.

Je te garantis un époux triste et maussade.

LOUISA (*tristement*).

Tiens, regarde; moi je n'ai cueilli qu'un pavot.

ANTONIA.

Maladroite, qu'as-tu fait? Ton mari dormira toujours.

(Les paysannes rient et se moquent de Louisa.)

TOUTES.

(Faisant une révérence en se tournant du côté de la tour.)

Adieu, lépreux.

LE LÉPREUX (*derrière la charmille*).

Adieu, aimables jeunes filles.

TOUTES (*en se sauvant*).

Ah!

## SCÈNE III.

LE LÉPREUX (*seul*).

Ah ! que chaque jour les ramène dans cette enceinte solitaire ! Charmantes filles, revenez bien vite, dussiez-vous ravager mon parterre et mutiler tous mes arbrisseaux. Telle est la bizarrerie de ma destinée, que je suis réduit à désirer comme un bienfait du ciel ce qui serait un malheur pour les autres hommes..... Fidèle s'est tu.... On dirait qu'il a compris que j'éprouvai du plaisir à voir ces aimables filles s'emparer des plus belles fleurs de mon jardin. Pauvre Fidèle!... mon seul ami.... Tu ne me fais pas toi.

( Il demeure enseveli dans une méditation profonde , puis il rentre lentement chez lui , après avoir regardé le saule pleureur ).

## SCÈNE IV.

LA MARQUISE, AURÉLIE, ROSETTA.

AURÉLIE.

Arrêtons-nous un moment , Rosetta ; nous nous égarons de plus en plus.

ROSETTA.

Je n'y conçois rien ; nous apercevions tout à l'heure la chapelle de Manfredonia ; quand nous nous sommes mises en marche , nous la voyions parfaitement devant nous , et tout à coup , au détour du bois voisin , elle échappe à nos regards.... Ah ! ma chère maîtresse , on ne m'ôte-rait pas de l'idée qu'il y a dans tout ceci un peu de sorcellerie.

AURÉLIE.

Fais-moi grâce de tes contes superstitieux , et tâche de découvrir une habitation où l'on pourra nous indiquer notre chemin.

ROSETTA.

Mais aussi , madame , quelle imprudence ! vous éloigner

ainsi du château, sans guide, pour aller visiter une vieille chapelle.

AURÉLIE.

J'ai besoin d'y trouver quelques consolations.

ROSETTA.

Cet endroit ne me paraît pas sûr, et cette forêt est, dit-on, peuplée de voleurs; tenez, Madame, je meurs de peur; vous ne vous apercevez donc pas que nous sommes au pied d'une vieille tour à moitié ruinée par le temps, qui leur sert peut-être de demeure..... (*apercevant le bouquet*). Ah! qu'est-ce que j'aperçois..... un bouquet!..... c'est sans doute un amant qui l'aura mis là pour sa maîtresse.

(Elle va se saisir du bouquet; Aurélie la retient).

AURÉLIE.

N'y touche pas, Rosetta, afin qu'il parvienne à sa destination; mais tâche de t'informer si nous sommes loin de notre demeure; la nuit pourrait nous surprendre. Ce jardin, ces fleurs, tout me fait croire que cette tour est habitée; frappe à la porte.

ROSETTA.

Je ne suis pas très-rassurée; mais n'importe, il faut bien vous obéir.

(Elle sonne à la porte du jardin).

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE LÉPREUX.

Vous ne me connaissez donc pas, vous qui osez vous présenter à la porte de mon habitation? Que voulez-vous?

ROSETTA.

Excusez, seigneur: ma maîtresse et moi, nous nous sommes égarées; nous vous prions de nous indiquer....

LE LÉPREUX.

Le hasard vous sert bien mal; tout autre chemin eût mieux valu pour vous que celui-ci.

ROSETTA (*à part*).

Il me fait trembler.

LE LÉPREUX.

Où est votre maîtresse ?

ROSETTA.

La voilà.

( Le lépreux s'approche d'Aurélié. )

AURÉLIE.

Seigneur, aurez-vous la bonté?....

LE LÉPREUX.

Dieu ! c'est elle !

AURÉLIE.

Ciel ! que vois-je ? est-ce toi, mon cher Laurentini ?

( Elle s'évanouit. )

ROSETTA.

Elle s'évanouit.... seigneur, au nom de l'humanité, aidez-moi à la secourir.

LE LÉPREUX.

Au nom de l'humanité, je me refuse à votre prière.

ROSETTA.

Le cruel !

AURÉLIE (*revenant à elle*).

Eh quoi ! ce n'est pas par tes soins que je reviens à la vie ? Ah ! Laurentini, lorsque je te retrouve après trois ans de douleurs, est-ce ainsi que je devrais être accueillie ?

( Elle fait un mouvement pour aller vers lui. )

LE LÉPREUX.

( Vivement et avec l'accent de l'effroi et de la douleur. )

Ne m'approche pas, malheureuse Aurélié !

AURÉLIE.

Tu me repousses, Laurentini. Ah ! je le vois, tu connais tous mes torts, tu sais que j'ai promis d'épouser le comte Aldini ?

LE LÉPREUX (*à part*).

Le comte Aldini!.... Eh quoi ! moi jaloux ! ah ! je n'ai plus le droit de l'être.

AURÉLIE.

Oui, le comte m'a arraché cette fatale promesse ; mais devrais-tu m'en faire un crime, toi qui m'as abandonnée subitement, toi qui disparus tout à coup et qui rompis, sans motif, tous les liens qui t'attachaient à moi ?

LE LÉPREUX.

Sans motif ! qui te l'as dit ? suis-je donc un insensé ? Sans motif !.... mais toi, qui t'a contrainte à me manquer de foi ? Perfide Aurélie, ton parjure est l'effet de ta seule volonté.

AURÉLIE.

Ne m'accable pas, Laurentini ; je sens toute l'étendue de ma faute : je ne devais pas désespérer de te revoir ; j'avouerais même que ma fidélité aurait dû survivre à cette espérance ; mais si tu savais tout ce qu'il m'en a coûté pour promettre au comte une main qui t'appartenait, si tu savais par quels soins il a gagné ma confiance, tu me rendrais peut-être plus de justice : c'est en me parlant souvent de toi, Laurentini, qu'il a obtenu mon estime, mais non pas mon amour.

LE LÉPREUX (*à part*).

Elle est donc toujours digne de moi !... Malheureux ! je ne suis plus digne d'elle.

AURÉLIE.

Dans ce moment, où tu m'es rendu, je me dirigeais vers cette chapelle solitaire où le ciel, dit-on, exauce souvent les vœux des infortunés.... J'allais rassurer ma conscience alarmée, ou plutôt j'allais lui redemander mon amour.... Ses généreuses bontés ont devancé mes prières.... Eh quoi ! tu ne me dis rien, Laurentini ? Ah ! tourne du moins les yeux sur moi, et que tes regards m'assurent que tu ne me hais point.

LE LÉPREUX (*s'oubliant un moment*).

Non, je ne te hais pas... (*revenant à lui*) ; mais je ne puis te pardonner ; ce pardon aurait pour toi des suites trop funestes.

AURÉLIE.

Il me rendrait ta tendresse, il m'apporterait le bonheur.

LE LÉPREUX (*à part*).

Il te donnerait la mort.

AURÉLIE (*vivement*).

Ne sois pas inflexible, ô mon ami ! ton courroux me fait déjà expier ma faute, je le supporte sans murmure ; promets-moi qu'il ne sera pas éternel.

LE LÉPREUX.

Calme-toi, je te pardonnerai bientôt.

AURÉLIE.

Ah ! ces dernières paroles m'ont rendu l'espérance.

LE LÉPREUX (*avec un sourire amer*).

Tu es bien heureuse de pouvoir encore espérer.

AURÉLIE.

Mais, Laurentini, quelle pâleur couvre ton visage ?

LE LÉPREUX.

J'ai beaucoup souffert.

AURÉLIE.

Dis-moi, quel est le pays où tu as fixé ton séjour ?

LE LÉPREUX.

Cette vallée.

ROSETTA.

Ah ! seigneur, n'est-ce pas dans ces environs qu'habite cet homme maudit du ciel et de la terre ?

LE LÉPREUX.

Que voulez-vous dire ?

ROSETTA.

Eh quoi ! n'auriez-vous jamais entendu parler de cet infortuné dont l'aspect répand l'épouvante, et qui est connu dans ce pays sous le nom du *Lépreux de la vallée d'Aoste* ?

AURÉLIE (*avec impatience*).

C'est assez, Rosetta. Qu'a de commun cet homme frappé de la colère céleste avec l'ami de mon cœur ?

LE LÉPREUX (*vivement*).

Non, non, qu'elle poursuive..... N'abandonnons pas si-tôt les malheureux.... Je connais celui dont elle parle ; il était heureux, il était riche.... on dit même qu'il était

aimé.... Un mal horrible vint le frapper, et tous ces avantages disparurent à l'instant.

AURÉLIE.

Qu'il doit être à plaindre, Laurentini, si, comme tu l'assures, il était aimé!

LE LÉPREUX.

Oui, il était aimé... il l'est encore, et c'est là son plus cruel tourment!

AURÉLIE.

Eh! pourquoi donc? Celle qui le connut au temps de ses prospérités s'efforcera, par des soins assidus, à verser quelque baume sur ses douleurs.

LE LÉPREUX.

Tu la fais bien généreuse!... Tu lui donnes bien du courage!.... Si jamais elle venait à le revoir, elle reculerait à l'aspect de cet amant que la fatalité s'est plu à dégrader.

AURÉLIE (*vivement*).

Ah! si elle l'aima véritablement, elle consacrerait sa vie à lui faire oublier l'injustice du sort.

LE LÉPREUX.

Il n'accepterait point un si grand sacrifice.

AURÉLIE.

Mais c'est assez nous entretenir de ce malheureux..... qui m'inspire pourtant un intérêt que je ne puis définir... Parle-moi de toi, Laurentini:

LE LÉPREUX (*s'animant par degré*).

Ce malheureux qui t'intéresse est délaissé de la nature entière: ses parens l'ont oublié; le pauvre fuit devant sa bienfaisance, il craint de recevoir une aumône souillée par des mains impures; le malfaiteur même que poursuit la justice se détourne à l'aspect de l'habitation du lépreux, qui lui semble plus terrible que le fer levé sur sa tête..... Ce malheureux qui t'intéresse n'a pour amis que les rochers sauvages et les arbres de la forêt où s'égaré son désespoir. Souvent, dans son délire, il prie le ciel de les animer pour lui; il les serre entre ses bras.... leur froide écorce le repousse;

elle n'a rien de commun avec son cœur qui palpite et qui brûle; et dans cette forêt, au milieu de ces déserts, l'écho seul répond à sa douleur.

AURÉLIE.

L'affreuse destinée du lépreux de la vallée d'Aoste fait couler mes larmes.....

LE LÉPREUX (*avec ravissement*).

Laisse-les couler ces larmes généreuses; que ne peut-il les recueillir! Une seule qui tomberait sur son cœur porterait sans doute le calme dans ses sens : il oublierait un instant tous ses maux.

AURÉLIE (*vivement émue*).

Oh! mon ami, cesse d'exciter ma pitié pour un malheureux qui ne m'entends pas. Pourquoi veux-tu que je pleure sur des malheurs étrangers? Au nom du ciel, Laurentini, ne me cache pas plus long-temps tes infortunes.

LE LÉPREUX.

Je n'ai plus rien à te dire.

AURÉLIE.

J'ai perdu ta confiance; autrefois j'avais tous tes secrets.

LE LÉPREUX.

Je n'en ai qu'un, mais épouvantable.

AURÉLIE.

Dépose-le dans mon sein.

LE LÉPREUX.

Adieu.

AURÉLIE.

Quoi! sitôt nous quitter?

LE LÉPREUX.

Il est temps que tu regagnes le château de ton époux.

AURÉLIE.

Il ne le sera jamais; c'est à toi seul que je vais être enfin unie.... Tu m'as promis de me pardonner.

LE LÉPREUX.

Et je tiendrai ma promesse.

AURÉLIE.

Quand te reverrai-je ?

LE LÉPREUX.

(Après un moment de silence.)

Cette nuit, à minuit, à la chapelle de Manfredonia.

AURÉLIE.

Quoi ! tu veux....

LE LÉPREUX.

Oui. Si j'ai encore quelque pouvoir sur toi, je t'ordonne de t'y rendre.

AURÉLIE.

J'obéirai.

LE LÉPREUX.

Venez ; je vais vous indiquer la route pour rejoindre le château, et je vous montrerai le sentier qui conduit à la chapelle.

AURÉLIE.

Je te suis.

LE LÉPREUX.

Ne manque pas au rendez-vous que je te donne ; tu perdras peut-être la seule occasion d'obtenir ta grâce.

AURÉLIE.

Compte sur ma promesse.

LE LÉPREUX.

Je désire un gage.

AURÉLIE.

Que pourrais-je t'offrir ?

LE LÉPREUX.

(Après un moment de réflexion, il dit avec une intention profondément sentie :)

Donne-moi ce mouchoir qui reçut les larmes qui ont coulé pour le lépreux.

(Aurélié lui donne son mouchoir. Le lépreux se tourne pour le presser sur ses lèvres ; puis il sort en devantant Aurélié et Rosetta.)

## SCÈNE VI.

ANTONIO, PÉDRO.

ANTONIO.

( Armé d'un fusil, épiant le moment où le lépreux s'éloigne, sort de derrière le taillis et appelle Pedro ).

Approche , approche sans crainte ; le lépreux s'éloigne par le chemin du château.

PÉDRO.

Crois-tu qu'il ne reviendra pas ?

ANTONIO.

Jé ne le vois déjà plus.

PÉDRO.

Son chien est-il avec lui ?

ANTONIO (*regardant dans le jardin*).

Non ; il est là couché derrière la porte du jardin.

PÉDRO.

Pauvre animal ! il attend le retour de son maître.

ANTONIO (*ajustant*).

Il n'ira pas au-devant de lui.

( Il tire son coup de fusil sur le chien ).

PÉDRO.

Qu'as-tu fait, Antonio ?

ANTONIO.

Il est mort sur le coup.

PÉDRO.

Son pauvre maître ne pourra s'empêcher de le voir en rentrant.

ANTONIO.

Sa mort était nécessaire , parce que la mère Simone, la sorcière de notre village, soutient que dans tous les lieux où Fidèle passait, la terre se desséchait sous ses pas.

PÉDRO.

Tu as beau dire, j'ai des remords.

ANTONIO.

Ce n'est pas toi qui l'a tué. Cependant, en bon camarade, je te laisserai la moitié de la gloire de l'expédition; elle nous fera sans doute honneur auprès de monsieur le bailli; les anciens du village se sont assemblés et délibèrent en secret... J'ai tout lieu de croire qu'il se trame quelque chose contre le lépreux.

PÉDRO.

J'entends du bruit! si c'était lui!

ANTONIO.

Et vite, sauvons-nous!

## SCÈNE VIII.

ANTONIO, PÉDRO, FRANCOEUR.

FRANCOEUR.

Un moment, mes camarades; où courez-vous comme ça? On dirait que vous venez de commettre une mauvaise action.

ANTONIO.

Moi, monsieur le militaire?

FRANCOEUR.

Vous portez des figures qui feraient tort à d'honnêtes gens.

PÉDRO (*à part*).

Est-il brutal?

FRANCOEUR.

Pourquoi ce fusil?

ANTONIO.

Nous revenons de la chasse.

FRANCOEUR.

Il n'y a rien dans votre carnier.

ANTONIO (*malicieusement*).

C'est que je suis un peu maladroit.

FRANCOEUR.

Je m'en suis aperçu ce matin..... Mais, dites-moi, est-ce ici que demeure le lépreux?

ANTONIO (*montrant la tour*).

Ici même. Est-ce que par hasard vous voudriez lui parler?

FRANCOEUR.

Oui.

PÉDRÓ.

Et vous n'avez pas peur?

FRANCOEUR.

Non.

ANTONIO.

Pourrait-on savoir?.....

FRANCOEUR.

Je n'aime pas les questions. Je n'ai plus besoin de vous ; bonsoir.

PÉDRÓ.

Bonsoir, monsieur le militaire.

ANTONIO (*à part*).

Que le diable t'emporte, maudit soldat!

FRANCOEUR (*à part*).

Ces gens-là me paraissent avoir de mauvaises intentions. (*Haut.*) Passez devant moi, et que je sois sûr que vous vous éloignez d'ici.

(*Francoeur sort avec eux en les chassant devant lui.*)

## SCÈNE IX.

### LE LÉPREUX.

(*Dans la plus vive agitation.*)

O jour affreux ! ô désespoir ! pourquoi faut-il que je l'aie revue ! Depuis trois ans j'étais parvenu à tromper ses re-

cherches. La fatalité me la rend. Toutes mes douleurs sommeillaient, la présence d'Aurélië vient de les réveiller. Fuyons..... Mais que dis-je, insensé ? n'ai-je pas promis de me trouver cette nuit à la chapelle de Manfredonia?... Non, non, je n'irai pas à cet imprudent rendez-vous. Je sens que si je revoyais Aurélië, je n'aurais peut-être plus la force d'exécuter le dessein que j'ai conçu... et d'ailleurs ce rendez-vous peut-il changer mon sort, terminer mes tourmens ? ne serai-je pas toujours le terrible lépreux ! L'Éternel a répandu le bonheur surtout ce qui respire, et moi, moi seul ! sans aide, sans ami, sans compagne !..... Ah ! je ne puis supporter cette horrible idée..... Meurs, infortuné, meurs avant que la pitié qui flétrit les âmes élevées ait succédé dans le cœur de ton amante, au plus beau sentiment de la vie ; meurs..... Assez long-temps tu as souillé la terre de ta présence..... Personne ne me regrettera..... Mon chien seul viendra gémir sur la tombe qui renfermera ma dépouille mortelle.

(Il s'approche de la porte de la tour, et ses pieds heurtent le cadavre de Fidèle.)

Que vois-je ! Grand dieu ! est-ce ta dernière épreuve ? ton courroux ne pouvait inventer un plus affreux tourment. Je n'avais qu'un ami ; il n'était point parmi les hommes ! quelles mains barbares m'en ont privé ? Ah ! malheur à toi, lépreux !

(L'écho de la tour répète : Malheur à toi, lépreux !)

Je suis maudit de la nature entière ; mon sort se décide... O terre ! engloutis-moi, et ne laisse aucune trace de mon odieuse existence !

(Il se saisit de son pistolet : on entend dans la coulisse une voix plaintive.)

LE COMTE ALDINI.

Au secours ! au secours !

LE LÉPREUX.

Ah ! ne quittons pas encore la vie.... Je puis la sauver à quelqu'un.

(Il s'éloigne guidé par les cris qu'on entend.)

## SCÈNE X.

LE LÉPREUX, LE COMTE, FRANCOEUR,  
PLUSIEURS BRIGANDS.

( Le comte se défend courageusement; il tient tête à deux des brigands; un troisième est sur le point de lui asséner un coup par derrière; le lépreux lui tire un coup de pistolet; Francoeur accourt à ce bruit, et poursuit les brigands qui prennent la fuite).

LE COMTE.

Généreux inconnu, que ne vous dois-je pas ? laissez-moi vous témoigner toute ma reconnaissance.

( Il fait un mouvement pour se jeter dans les bras du lépreux ).

LE LÉPREUX.

Arrêtez ! réprimez ces transports.

LE COMTE.

Pourquoi vous refuser à mes embrassemens ?

LE LÉPREUX.

Malheureux ! je vous ai sauvé la vie.... Je vous donnerais la mort.

LE COMTE.

Je ne puis comprendre....

LE LÉPREUX.

Respectez mon secret, et si vous me devez quelque reconnaissance, ne m'interrogez plus.

LE COMTE.

Je me tairai, quoique que vous excitiez vivement ma curiosité... Mais, de grâce, permettez-moi une seule question.

LE LÉPREUX.

Parlez.

LE COMTE.

Puis-je savoir au moins le nom de l'homme à qui je dois la vie?

LE LÉPREUX.

Mon nom ? il est terrible ; il vous ferait trembler : ap-

prenez seulement que je suis le plus malheureux des hommes. Mais vous qui m'interrogez, ne puis-je... Qui êtes-vous ?

LE COMTE.

Le comte Aldini.

LE LÉPREUX (*étonné et à part*).

Aldini !

LE COMTE.

J'allais au-devant de la marquise Aurélie. Son absence se prolongeait d'une manière inquiétante. Au détour de ce bois, des brigands m'ont attaqué..... Généreux inconnu, vous savez le reste.

LE LÉPREUX.

(Après un moment de silence.)

Comte, me croyez-vous en droit d'exiger quelque chose de vous ?

LE COMTE.

Ah ! parlez ; je jure de satisfaire à vos moindres désirs.

LE LÉPREUX.

Rendez-vous seul, à minuit, à la chapelle de Manfredonia.

LE COMTE.

Pour quel dessein, et pourquoi ce mystère ?

LE LÉPREUX.

C'est dans ce lieu saint que je répondrai d'un mot à toutes vos questions.

LE COMTE.

Quoi ! vous voulez?....

LE LÉPREUX.

Comte, j'ai reçu votre serment.

LE COMTE (*étonné*).

Ce rendez-vous..... N'importe, je m'y rendrai.

LE LÉPREUX.

Adieu, comte ; à minuit, à la chapelle de Manfredonia.

(Le comte sort.)

## SCÈNE XII.

## LE LÉPREUX, FRANCOEUR.

FRANCOEUR (*s'essuyant le front*).

Ouf ! je suis tout en nage..... Ils connaissent mieux le pays que moi. Je n'ai pu en atteindre un seul. (*Au lépreux.*) Ah ! vous voilà, mon brave. Je vous fais mon compliment ; moi qui vous parle, je ne me conduirais pas mieux.

LE LÉPREUX.

Vous me cherchez, bon militaire ?

FRANCOEUR.

L'intérêt que vous m'avez inspiré m'a fait naître le désir de vous être utile.

LE LÉPREUX.

Je n'attends plus rien des hommes ; mais parlez, je vous écoute.

FRANCOEUR.

J'ai servi en Égypte. Là, j'ai vu un homme comme vous. Tout le monde fuyait son approche. On l'avait relégué dans les souterrains d'une pyramide. Le médecin de mon régiment en eut pitié. Il entreprit sa guérison, et rendit en peu de temps ce malheureux à la société..... Allons trouver le médecin de mon régiment.

LE LÉPREUX (*attendri*).

Généreux Français, je suis touché de l'offre que vous me faites. Mais vos secours sont inutiles. Le tombeau seul peut mettre un terme à mes souffrances.

FRANCOEUR (*essuyant quelques larmes*).

Je me sens tout ému, et cependant nous autres, nous ne pleurons pas facilement.... Vous avez tort ; je crois que le médecin de mon régiment vous eût guéri.

LE LÉPREUX.

Adieu, brave Français.

FRANCOEUR.

Que je suis malheureux ! Je ne puis donc rien faire pour vous ?

LE LÉPREUX (*avec intention*).

Digne soldat, il viendra une circonstance où tu pourras me rendre un important service.

FRANCOEUR.

Faites que cela arrive bientôt.... Mais dites-moi, n'avez-vous jamais été militaire ?

LE LÉPREUX.

Non, jamais.

FRANCOEUR.

C'est singulier, je croyais pourtant vous avoir vu sur un champ de bataille; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je... eh ! oui... je ne me trompe pas... c'est à Marseille...

LE LÉPREUX.

A Marseille !....

(On entend un grand bruit.)

FRANCOEUR.

Mais quel bruit ? quel tumulte ? ce sont des paysans armés.

## SCÈNE XIII.

LE LÉPREUX, FRANCOEUR, PÉDRO, TROUPE  
DE PAYSANS.

(Armés de pioches, haches et fusils, et portant quelques torches.)

Les paysans se précipitent vers la tour de Bramanin ; en apercevant le lépreux, ils reculent de quelques pas.)

LE LÉPREUX (*avec calme*).

Que voulez-vous ?

ANTONIO.

(Jetant un papier aux pieds du lépreux.)

Tiens, lis ce papier.

(A part en voyant Francoeur.)

C'est encore ce damné de Francoeur ; je le trouverai donc toujours sur mon chemin !

LE LÉPREUX.

(Après avoir lu, se retournant vers Francoeur.)

On m'exile, on me proscrit; et le fer et la flamme vont détruire mon habitation.

FRANCOEUR.

O ciel! est-il possible?

ANTONIO (au lépreux).

Il faut partir sur-le-champ.

TOUS LES PAYSANS.

Il faut partir.

PÉDRO.

Tu nous as fait trembler assez long-temps.

ANTONIO.

Tous les fléaux, toutes les calamités sont tombées sur la vallée depuis que tu l'habites. Va porter ailleurs ta maudite influence.

PÉDRO.

Malheur à toi, si tu oses rester ou si tu oses revenir!

FRANCOEUR

(Se plaçant devant le lépreux.)

Et malheur au premier de vous qui osera faire un pas pour exécuter cet ordre inhumain.

LE LÉPREUX.

Brave Français, n'exposez pas vos jours pour me défendre contre l'injustice des hommes. Laissez-moi subir mon sort. La terreur que je leur inspire les égare. Ils me persécutent... je leur pardonne.

FRANCOEUR.

Tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, votre asile sera respecté.

ANTONIO.

Inutile résistance! Allons, vous autres, mettons-nous à l'ouvrage.

(Tous les paysans font un mouvement vers la tour.)

FRANCOEUR (tirant son sabre).

Arrêtez, misérables! Savez-vous ce que vous allez faire?

Connaissez-vous celui que vous proscrivez? Cet homme que repousse la terre et que le ciel récompensera, cet homme que poursuivent vos clameurs et à qui vous disputez ces ruines.... il n'est malheureux que pour avoir entendu le cri de l'humanité. A Marseille, pendant l'incendie du lazareth...

LE LÉPREUX.

Que dites-vous?

FRANCOEUR.

La violence des flammes, la crainte d'un mal contagieux empêchaient de porter le moindre secours aux infortunés que l'édifice renfermait; vainement ma compagnie fut commandée, et cependant nous n'avons jamais reculé devant la mitraille. Au milieu de ce désastre, un inconnu fend la foule, s'élançe au milieu d'un torrent de flammes et de fumée, et disparaît. Le peuple pousse un cri... Mais bientôt l'inconnu sort des décombres, emportant dans ses bras deux victimes qu'il a dérobées à une mort certaine, et qui lui lèguent pour récompense le fléau qui dévorait leur sein. Cet inconnu, le voilà! A genoux, misérables!... Honorez le dévouement sublime du lépreux de la vallée d'Aoste.

(Tous les paysans se prosternent devant le lépreux. Ceux qui sont armés de torches les éteignent à ses pieds.)

TABLEAU.

La toile tombe.

---

## ACTE III.

Le théâtre représente un site pittoresque. A droite l'extérieur d'une chapelle gothique; à gauche et dans le lointain un monastère. Sur le devant de la scène une tombe nouvellement creusée près d'un saule pleureur.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, ROSETTA.

(Au lever du rideau, le lépreux, tenant une bêche, est placé près de la tombe; il lève les yeux vers le ciel, s'incline en passant devant la chapelle, et se retire. Pendant tout cet acte, on entend le tonnerre dans le lointain.)

ANTONIO.

ENFIN nous y voilà. Personne encore. Le gardien de cette chapelle est pourtant averti. Quelle idée bizarre est donc entrée dans la tête de notre maîtresse? se marier à cette heure, et choisir surtout ce lieu éloigné de toute habitation, et près duquel plusieurs voyageurs ont été assassinés.

ROSETTA.

Ah! mon cher Antonio, il se passe des choses bien extraordinaires..... Si tu promettais d'être discret.....

ANTONIO.

Parlez; vous pouvez compter sur mon silence.

ROSETTA.

Tu crois peut-être que ma maîtresse épouse cette nuit monsieur le comte..... détrompe-toi; c'est à son insçu que nous nous rendons en ces lieux.

ANTONIO.

Rien n'égale ma surprise; mais quel est donc celui.....

ROSETTA.

Le premier qui sut toucher son cœur, un personnage mystérieux, jeune encore, et portant sur ses traits l'empreinte de la plus profonde mélancolie.

ANTONIO.

A quelle heure doit venir votre maîtresse ?

ROSETTA.

A minuit.

ANTONIO.

Avec l'inconnu ?

ROSETTA.

Non ; il doit se rendre seul ici.

ANTONIO.

Vous croyez que monsieur le comte ne soupçonne rien ?

ROSETTA.

Absolument rien.

ANTONIO.

Il sera furieux.

ROSETTA.

Les droits de l'inconnu sont antérieurs aux siens.... Ah ! mon Dieu, n'as-tu rien entendu, Antonio ?

ANTONIO.

Pardonnez-moi, il m'a semblé même voir une ombre se glisser derrière ce vieux chêne.

ROSETTA (*effrayée*).

Et tu dis qu'il y a eu ici des voyageurs assassinés ?

ANTONIO.

Il y a quelques mois qu'un jeune officier français fut massacré..... Tenez, là près de ce rocher.... Ah, ciel ! qu'est-ce que j'aperçois ?

ROSETTA (*regardant*).

Grand Dieu !

ANTONIO.

Une tombe placée là depuis peu ! mais à qui est-elle destinée ?....

ROSETTA.

Les présages les plus sinistres semblent réunis dans ces lieux.

ANTONIO.

Ha ! c'est bien vrai, mademoiselle Rosetta ; que d'événemens singuliers ! Une marquise prête à se marier à un inconnu au milieu des bois. Un futur époux qui dort tranquillement lorsque sa maîtresse va devenir l'épouse d'un autre.... Une nuit sombre et orageuse. Une....

( Il montre la tombe, et n'achève pas. )

Cela donne furieusement à penser..... Je m'y perds.

ROSETTA.

Hé bien ! viens-tu ?.... Je t'attends.

( Elle entre dans la chapelle. )

ANTONIO.

( Allant vers la tombe. )

Voilà surtout ce qui m'intrigue le plus, je dirai même qui m'épouvante. Je ne suis plus sûr de ma conscience.... Je sens là quelque chose qui m'opresse....

## SCÈNE II.

## ANTONIO, LE LÉPREUX.

ANTONIO.

J'ai presque des remords d'avoir tué le chien du lépreux.

( Il va pour sortir. )

LE LÉPREUX.

Arrête !

ANTONIO.

Ciel ! le lépreux !

LE LÉPREUX.

C'est donc toi, misérable, qui m'as privé du seul ami que j'avais sur la terre ?

ANTONIO.

Pardón ! pardon, seigneur !

LE LÉPREUX.

Homme cruel ! qui a pu te porter à cet excès de barbarie ? que t'avais-je fait pour me priver de ce bon Fidèle qui s'était donné à moi un jour où Dieu laissa tomber sur la

tour de Bramafan un regard de pitié? Que t'avais-je fait , moi qui te vois aujourd'hui pour la première fois?... Tu trembles , tu frémis..... Est-ce assez de ta terreur pour me venger ? Misérable , la lâcheté n'est pas une expiation.... Tu mériterais que j'étendisse la main sur toi.

( Il fait un mouvement , puis il se retient ; Antonio , pétrifié , se rappetisse comme pour rentrer en terre. )

O mon ami , mon Fidèle compagnon ! toi seul comprenais ma douleur , et tes gémissemens répondaient à mes plaintes ; on t'a ravi trop tôt à mon malheur. Qui suivra ma dépouille mortelle ? qui osera s'arrêter sur le coin de terre où j'aurai disparu !

( Il essuie quelques larmes ; puis , lorsqu'il est plus calme , il dit à Antonio : )

Relève-toi.... Qui t'amène ici ?

ANTONIO ( *d'une voix tremblante* ).

J'y suis par les ordres de madame la marquise.

LE LÉPREUX.

Ecoute , il est possible que le hasard ou la curiosité te rende témoin de ce qui va se passer en ces lieux. Si tu dis un seul mot , si tu fais un seul geste , je remplis ton sein du fléau qui me dévore , et je te lègue le nom terrible du lépreux de la vallée d'Aoste.

( Antonio sort en silence. )

### SCÈNE III.

LE LÉPREUX ( *seul* ).

Mon cœur est brisé ; je ne le croyais plus susceptible d'une aussi forte émotion ! j'ai besoin encore de quelque courage. Rassemblons mes forces qui s'épuisent.... Elle va venir. Je tiens en mes mains le gage qui m'assure qu'elle remplira sa promesse.... Et moi aussi je remplirai la mienne ; elle me connaîtra.... Mais alors l'habitant de la vallée passera sans terreur auprès de la tour de Bramafan.... J'entends quelqu'un.... serait-ce Aurélie ?.... non , c'est Francœur.... c'est ici qu'il devait me retrouver.

## SCÈNE IV.

## LE LÉPREUX, FRANCOEUR.

FRANCOEUR.

J'arrive du monastère.... vos ordres seront exécutés.

LE LÉPREUX.

Je vous remercie, Francoeur ; maintenant vous pouvez vous retirer ; il est temps d'aller rassurer Bianca ; elle doit être inquiète d'une si longue absence.

FRANCOEUR.

Je n'irai la retrouver qu'après m'être assuré que vous ne courrez aucun danger.

LE LÉPREUX.

Je ne retournerai plus à la tour de Bramafan.

FRANCOEUR.

Que dites-vous ?

LE LÉPREUX.

Vainement votre courage a défendu ma demeure , à peine m'aviez-vous quitté , que ces furieux , retenus un moment par votre présence , sont venus de nouveau m'assaillir.... Ils m'ont chassé.

FRANCOEUR.

Les cruels !

LE LÉPREUX.

Nous allons nous séparer.... pour long-temps.... pour toujours !....

FRANCOEUR.

Quoi ! vous partez ! seul, sans défense ! si l'on attaquait vos jours !

LE LÉPREUX.

Soyez sans crainte ; il me suffirait de me nommer.

FRANCOEUR.

Vers quel pays allez-vous tourner vos pas ?

LE LÉPREUX.

Je n'irai pas loin.... Le seul regret que j'éprouve en quit-

tant ces lieux, c'est que je serai privé de la pitié d'un homme compatissant qui n'a pas craint de s'intéresser à mes malheurs. O mon ami !... laissez-moi vous donner ce nom.

FRANCOEUR.

Vous ne pouvez pas me faire plus de plaisir, et j'en suis tout glorieux.

LE LÉPREUX.

Mon ami, si j'avais fini mes jours dans cette demeure qu'on me dispute, dont on me chasse, peut-être que votre humanité eût jeté un peu de terre sur mes restes abandonnés ?

FRANCOEUR.

Oui, n'en doutez pas; je me serais acquitté de ce triste devoir.... Adieu.

( Dans un moment d'effusion , il va pour lui prendre la main.)

LE LÉPREUX.

Imprudent ! que faites-vous ? Il y a trois ans que je n'ai serré la main d'un homme.

FRANCOEUR (*mettant son gant*).

Eh bien ! voulez-vous prendre la mienne ?

( Le lépreux saisit vivement la main de Francoeur. Il la porte sur son cœur ; ses traits expriment le ravissement qu'il éprouve en serrant la main d'un homme.)

Infortuné !... je veillerai sur toi.

## SCÈNE V.

LE LÉPREUX (*seul*).

J'ai serré la main d'un homme généreux. Je quitterai cette terre où j'ai tant souffert avec moins d'amertume, et j'emporterai l'idée consolante qu'un ami pleurera sur ma triste destinée.... Mais quelle clarté subite a frappé mes yeux ?... Mes persécuteurs ont accompli leur funeste dessein.... La tour de Bramafan est en feu. On vient de ce côté ; quel bruit ! quel tumulte !... Je distingue les éclats bruyans d'une joie féroce.... Les insensés ! ils s'applaudissent de leur barbarie.... Pour la première fois j'éprouve le besoin de la vengeance.

## SCÈNE VI.

LE LÉPREUX, PÉDRO, ANTONIA, FRANCISCA,  
PAYSANS, PAYSANNES.

PÉDRO.

Arrivez donc, vous autres; nous voici à notre destination. Nous avons bien fait de mettre le feu à la tour de Bramafan. La lueur des flammes nous a guidés dans notre marche.

ANTONIA.

Nous devons bien ce pèlerinage à la madone de cette chapelle, puisqu'un généreux inconnu nous a toutes dotées.

PÉDRO.

Et puisque nous sommes débarrassés du lépreux....

LE LÉPREUX (*à part*).

Les malheureux!.... Le ciel m'inspire, je serai vengé.  
(Il se place devant le portail de la chapelle.)

PÉDRO.

Le vent qui s'élève redouble la violence des flammes; il fait jour comme en plein midi.

FRANCISCA.

Allons, dépêchons-nous de porter nos offrandes à la chapelle.

(Les paysans reculent d'effroi en apercevant le lépreux debout sous le portail de la chapelle.)

TOUS.

Ciel! le lépreux!

LE LÉPREUX (*d'un ton solennel*).

Le lépreux lègue deux mille ducats aux incendiaires de la tour de Bramafan; le prieur du monastère de Saint-Maurice accomplira mes dernières volontés.

PÉDRO (*repentant*).

Qu'avons-nous fait? Ah! malheureux que nous sommes, allons demander pardon à Dieu de notre crime.

(Le lépreux, en descendant les marches de la chapelle, les rassure, et les invite avec bonté à aller implorer la Divinité. Ils entrent lentement dans la chapelle; le repentir est peint sur leur figure.)

LE LÉPREUX.

Je suis parvenu à faire entrer le remords dans leur cœur... Ils seront heureux par mes bienfaits. Puisse un jour ma mémoire être bénie dans la vallée d'Aoste !.... J'entends quelqu'un.... c'est Aurélie.

## SCÈNE VII.

LE LÉPREUX, AURÉLIE.

(Elle fait signe à deux laquais qui la suivent de se retirer.)

LE LÉPREUX.

J'aime à te voir fidèle à ta promesse.

AURÉLIE.

J'arrive guidée par l'espoir le plus doux... Persuadée que tu m'as rendu ton cœur, je me suis permis de prévenir tes intentions; j'ai donné des ordres, afin que tout fût préparé pour notre mariage dans cette chapelle.

LE LÉPREUX (*d'une voix sombre*).

Et moi aussi, j'ai ordonné des apprêts.

AURÉLIE.

Eh quoi ! sans nous communiquer nos idées, nous nous sommes entendus ! Ah ! que je suis heureuse !

LE LÉPREUX.

Le bonheur est fugitif ; réprime cette joie prématurée,

AURÉLIE.

Oui, je ne dois pas m'y livrer, puisque tu ne la partages pas... Mon cher Laurentini, te verrai-je toujours plongé dans cette mélancolie profonde qui te dévore ?

LE LÉPREUX.

Bientôt je ne souffrirai plus.

AURÉLIE.

C'est peut-être le secret que tu dois me révéler qui t'afflige ? Ah ! s'il en est ainsi, renferme-le dans ton sein ; je ne te presse plus ; je ne te demande rien.... Seulement, si ma tendresse mérite quelque récompense, tu me le diras après notre union.

LE LÉPREUX.

Tu le sauras avant.

AURÉLIE (*troublée*).

Ce secret malgré moi m'épouvante... Je ne veux plus le savoir. Ne me le dis jamais.

LE LÉPREUX.

Je n'en suis plus le maître ; quelques instans encore et il se révélera lui-même.

AURÉLIE.

La nuit qui nous environne, les idées sombres qu'inspire ce site sauvage, le sens mystérieux de tes paroles, tout semble se réunir pour me faire trembler.

LE LÉPREUX.

Rassure-toi ; tes jours ne sont point en danger.

AURÉLIE.

Je ne serai tranquille qu'aux pieds de l'autel, où tu jureras devant Dieu d'être à moi pour la vie.... Viens.

LE LÉPREUX.

Nous ne pouvons pas nous y rendre encore, mais calme ton imagination.

AURÉLIE.

Laurentini, je ne puis me défendre d'une secrète terreur..... Quelle différence de ces apprêts d'hyménée et de bonheur aux charmes de nos premières amours !...

LE LÉPREUX (*moins sombre*).

Tout dans ma destinée devait être bizarre. Pour te connaître, il fallait te sauver. Tu voguais sur un esquif, il se brise ; je m'élançai dans les flots, je te ramène sur le rivage... Ton premier regard fut de la reconnaissance...

AURÉLIE.

Et le second de l'amour.

LE LÉPREUX.

( Comme un homme qui change brusquement d'idée. )

Te souviens-t-il de ce vieillard centenaire qui, sur le déclin d'un beau jour, passa devant nous ? Tu me serrais la main, tu

souriais à ma tendresse.... Son doigt prophétique nous signala dans l'étendue des airs le vol des oiseaux sinistres !

AURÉLIE.

Ah ! Laurentini, pourquoi me rappeler cet affreux présage ?

LE LÉPREUX.

( Dans une agitation mêlée d'accablement. )

Écoute-moi, Aurélie, écoute-moi : Je me suis cru assez fort, assez calme pour te parler de mon bonheur passé, mais le malheur présent qui m'enveloppe de toutes parts me force à m'occuper de lui ; il pèse sur moi, il m'opprime, il m'anéantit.

AURÉLIE.

Tu es malheureux et j'en ignore la cause ! Rends-moi, rends-moi ta confiance, je t'en conjure par tout ce qui te fut cher.... par tes souvenirs, par tes espérances.

LE LÉPREUX.

Les uns s'effacent.... les autres n'existent plus..... Tes prières me désespèrent..... Laisse-moi ; j'ai besoin de me recueillir.... J'ai besoin de me réconcilier avec Dieu.

( Il s'avance vers la chapelle, mais la foudre gronde, éclate et repand une clarté blanchâtre sur la tombe qui est près du seul pleureur. )

( Au comble de l'effroi et du désespoir. )

Dieu rejette de son sein celui qui dispose de ses jours ; il ne veut pas que je souille son sanctuaire !

AURÉLIE.

Laurentini, serais-tu coupable ?

LE LÉPREUX.

Oui, je le suis ; je suis maudit du ciel !

( Aurélie fait un mouvement. )

Rassure-toi cependant ; Dieu seul est offensé ; je ne crains pas la justice des hommes.

AURÉLIE.

Laurentini ! Laurentini ! Le cruel ! il me fuit.... O mon Dieu ! prends pitié de moi.

## SCÈNE VIII.

## AURÉLIE, LE COMTE.

LE COMTE.

( Arrivant et regardant autour de lui. )

C'est bien ici le lieu du rendez-vous.

AURÉLIE.

Ciel ! le comte !

LE COMTE.

Quoi ! c'est vous ! vous ici, madame ! à cette heure ! Quel dessein vous amène ?

AURÉLIE (*affectant le calme*).

Le billet que j'ai laissé à dû vous en instruire.

LE COMTE (*vivement*).

Je n'ai rien vu, je n'ai rien reçu.

AURÉLIE.

Mais vous, monsieur le comte, quel motif vous conduit en ces lieux ?

LE COMTE.

Ce soir, lorsque je retournais au château, des brigands m'ont attaqué près de la tour de Bramafan.

AURÉLIE (*surprise*).

Près de la tour de Bramafan !

LE COMTE.

Je tombais sous leurs coups, si un inconnu ne m'eût prêté un généreux secours. Je veux lui témoigner ma reconnaissance. Il se dérobe à mes embrassemens, en me fesant jurer de me rendre à minuit à la chapelle de Manfredonia.

AURÉLIE (*étonnée*).

A minuit, à la chapelle de Manfredonia !

LE COMTE.

Mais vous, madame, vous allez enfin m'apprendre qui vous venez chercher ici ?

AURÉLIE.

Celui qui a reçu mes sermens, le chevalier Laurentini.

LE COMTE.

Laurentini! et c'est à minuit, c'est dans ces lieux que vous devez vous revoir?

AURÉLIE.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE

( Regardant du côté de la chapelle):

Cette chapelle est éclairée. Madame, qu'avez-vous ordonné ?

AURÉLIE.

Mon hymen avec Laurentini.

LE COMTE.

Votre hymen !

AURÉLIE.

Comte, que vous ai-je promis ? Que m'avez-vous promis vous-même ? J'ai retrouvé Laurentini, et ses droits deviennent sacrés. Si j'avais pu hésiter, sa vue seule aurait suffi pour me rappeler à mon devoir : le malheur a pesé sur lui. Tous ses traits portent l'empreinte de la souffrance, et la douleur a brisé son âme.

LE COMTE.

Et vous avez assez compté sur ma générosité pour croire que sans murmurer je me verrais enlever votre main ?

AURÉLIE.

Rappelez-vous votre serment.

LE COMTE.

Oui, j'ai juré d'étouffer mon amour, si Laurentini vous était rendu ; mais trois ans d'espérance et de soins assidus ont tellement augmenté cet amour, que toute considération disparaît devant lui. Je ne reconnais plus les droits de Laurentini, et ce n'est qu'après m'avoir ôté la vie qu'il pourra recevoir votre main.

AURÉLIE.

Comte, le désespoir vous égare, revenez à vous.

LE COMTE.

Vos prières, vos larmes, rien ne pourra le soustraire à ma juste fureur. Où est-il ce rival odieux ? Ma vengeance l'appelle....

## SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

AURÉLIE, LE COMTE, LE LÉPREUX.

LE LÉPREUX.

( Qui a entendu les derniers mots ).

Comte, il vient s'offrir à vos coups.

AURÉLIE.

Arrêtez ! qu'allez-vous faire ?

LE COMTE.

Ciel ! mon libérateur !... Rassurez-vous, madame, le chevalier Laurentini est l'inconnu à qui je dois la vie.

AURÉLIE.

O mon Dieu ! je te rends grâce.

LE COMTE.

Une circonstance aussi extraordinaire pouvait seule désarmer mon courroux. (*Au lépreux*). Mais vous à qui je suis enchaîné par la reconnaissance, ne m'auriez-vous fait venir en ces lieux que pour me rendre témoin de votre bonheur, et jouir de mon désespoir ?

LE LÉPREUX.

Je vous permets la plainte et le soupçon ; je fais plus, je vous dégage du lien de la reconnaissance ; ce que j'ai fait pour vous, d'ailleurs, je l'aurais fait pour tout autre ; si vous êtes convaincu que mes jours sont un obstacle à votre bonheur, vous pouvez les attaquer.....

LE COMTE (*l'interrompant*).

Qui, moi ! que j'ose porter la main..... Noble ennemi, j'admire votre grandeur d'âme, et je vais tâcher de l'imiter. Mes droits, si j'en eus jamais, disparaissent devant les vôtres. Aurélie est à vous ; reprenez un bien que je ne pourrais maintenant vous disputer sans crime. Amant heu-

reux, obtenez un titre plus doux. Adieu; je pars, je m'exile sans murmurer de ces funestes contrées.

LE LÉPREUX.

Comte, restez.

(On entend une musique douce et religieuse venant de la chapelle).

LE COMTE (*montrant Aurélie*).

Laurentini, je vous recommande son bonheur.

LE LÉPREUX.

Je m'en occuperai jusqu'à mon dernier soupir.

AURÉLIE. . . .

Viens, viens, ô mon bien-aimé! l'hymne sacré nous appelle, Dieu va bénir notre union.

LE LÉPREUX.

Oui, encore quelques momens, et je serai en sa présence.

(Ici la porte de la chapelle s'ouvre; des jeunes filles descendent les marches et se rangent de chaque côté de l'escalier. Elles semblent inviter Aurélie et Laurentini à recevoir la bénédiction nuptiale. Les jeunes villageois sont groupés derrière elles.)

AURÉLIE.

L'instant du bonheur est donc arrivé; l'autel va voir ratifier nos sermens. O mon ami! guide les pas chancelans de ton amante, de ton épouse.... Prends cette main qui t'appartenait déjà par l'amour.... Mais tu la repousses, tu détournes la vue....

LE LÉPREUX (*à voix basse*).

L'heure de la vengeance divine va sonner.... Mes yeux commencent à s'obscurcir.... mon sang se glace dans mes veines... des douleurs mortelles....

AURÉLIE.

Que dis-tu, Laurentini? au nom de tout ce que tu as de plus cher, au nom d'Aurélie, viens recevoir la bénédiction nuptiale.

(Ici on entend dans le lointain et du côté du monastère le tintement d'une cloche).

Mais quels sons lugubres se font entendre? Pour qui la prière des morts?

LE LÉPREUX.

( Avec un sourire de satisfaction qui tient du délire ).

Pour le lépreux.

( Les frères du monastère de Saint-Maurice s'avancent en silence sur la montagne ; ils portent des flambeaux. )

AURÉLIE ( *effrayée* ).

Mais toi, ô mon bien-aimé, quel changement subit dans tous tes traits ! tu pâlis, tu chancelles !

( Elle s'avance vers lui ).

LE COMTE ( *de même* ).

Mon libérateur !

LE LÉPREUX.

( D'une voix éteinte, et se dirigeant vers sa tombe ).

Retirez-vous, fuyez-moi.... La pitié vous entraînerait dans l'abîme.... Soyez heureux....

( Faisant un dernier effort ).

Priez pour le lépreux de la vallée d'Aoste.

( A ces mots il tombe enveloppé dans son manteau noir dont il se fait un linceul. Aurélie pousse un cri et veut se précipiter sur Laurentini : le comte la retient. Elle s'évanouit dans ses bras. Francoeur, qui est arrivé assez à temps pour voir expirer le lépreux, se place debout derrière la tombe, d'une main il s'appuie sur la bêche et de l'autre il essuie une larme. Les paysans, groupés sur les marches de la chapelle, s'agenouillent en silence et prient pour leur bienfaiteur ).

20 JY 63

TABLEAU GENERAL.

La toile tombe.